

# Emily BLAINE



COLOCS

*(et rien  
d'autre)*





EMILY BLAINE

# Colocs (et rien d'autre)

Roman





&H® est une marque déposée par Harlequin

© 2016, Harlequin.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.  
Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Immeuble : © ROYALTY FREE/THINKSTOCK

Meuble : © ISTOCKPHOTO/ROYALTY FREE/BENNY B

Picto : © ISTOCKPHOTO/ROYALTY FREE/ILYAST

Réalisation graphique couverture : A. DANGUY DES DESERTS

Tous droits réservés.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

ISBN 978-2-2803-5948-1 — ISSN 2271-0256



# Chapitre 1

- *Récupérer Maddie et Connor à l'aéroport, tout en gérant Ash (au passage, éviter de lui faire manger autant de sucre, ça la rend insupportable !) : réussite estimée à 100 %*
- *Trouver le 8 vertical : réussite estimée à 45 %*
- *Rester à distance d'Ash et cesser de fantasmer sur elle : échec prévisible*

Je n'avais même plus besoin de regarder le réveil. Je savais qu'il était 7 h 13.

Et je le savais car, depuis six mois, je vivais avec Patrick Swayze. Enfin, je vivais avec Ashley, présidente du fan-club, amoureuse invétérée et fan absolue de Patrick-she's-like-the-wind-Swayze.

Depuis six mois, à chaque fois que j'entendais la voix rocailleuse de Patrick, je savais qu'Ashley était en train de se réveiller. Durant les premiers jours de notre cohabitation et en l'absence de la cellule diplomatique « Connor-Maddie », j'avais fait ce que n'importe quel homme aurait fait : j'avais grogné, lancé mes chaussures contre le mur, pesté et j'avais finalement pris une mesure drastique : la

suppression de la ration quotidienne de muffins de ma gourmande de colocataire.

Au bout du deuxième jour de privation, elle avait balayé le bar du regard. Le nerf de la guerre avec Ashley, c'est son estomac. Quand ses yeux verts avaient trouvé les miens, je m'étais contenté de cacher mon sourire triomphant dans mon mug de café.

— Tu n'as pas fait de muffins ? avait-elle demandé.

— Tu n'as pas changé la sonnerie de ton réveil. Les murs sont très fins.

— Et tu penses que me priver de tes muffins matinaux va me faire changer d'avis ?

— Il est fort possible que je connaisse tes points faibles.

Elle avait simplement éclaté de rire, avant de secouer la tête. J'étais sûr de moi, et j'étais persuadé que fixer les règles de notre cohabitation nous serait bénéfique. Gérer Ashley et sa douce folie impétueuse était un axe majeur dans la réussite de notre vie commune. Ça, et le fait que je devais cesser de fantasmer sur elle dès que l'occasion se présentait.

— Il est fort possible que tu me sous-estimes, avait-elle répondu.

Le lendemain, j'avais compris qu'elle avait raison : j'avais totalement sous-estimé Ashley et son pouvoir de nuisance. A 7 h 13, la voix de Patrick Swayze avait résonné partout. Dans la chambre d'Ashley, comme d'habitude ; dans la cuisine, dans le salon et, à ma grande stupéfaction, dans ma propre chambre. Comment avait-elle réussi à trafiquer mon téléphone ? Mystère. J'avais coupé le réveil, grommelant contre ma démoniaque colocataire.

— C'est bon, t'as gagné ! avais-je hurlé.

## *Colocs (et rien d'autre)*

Mon téléphone avait sonné. Sur l'écran, le visage d'Ashley et, en bande-son, Patrick Swayze. Malgré moi, je n'avais pas pu m'empêcher de rire, avant de décrocher.

— Pour les muffins, je te laisse le choix du parfum, avait-elle annoncé dans sa grande mansuétude.

— Je devrais me méfier de toi, tu es redoutable.

— Tu n'as pas idée.

Je n'avais pas eu gain de cause sur le réveil. Mais vivre avec Ashley pouvait se révéler agréable.

Vivre avec Ashley pouvait même se révéler très agréable.

Si mon réveil de 7 h 13 était désastreux, l'apparition matinale de ma colocataire à 7 h 18 pour son petit déjeuner était divine. Assis sur le canapé, mon mug à la main, j'attendais le signal : le grincement de la porte de sa chambre. Ce fameux bruit qui annonçait mon moment préféré de la journée : l'instant où Ash apparaissait avec sa longue chevelure blonde maintenue dans une pince rose vif et ses yeux verts encore ensommeillés. Son short en soie bleu mettait en valeur sa peau diaphane et son haut Minnie se révélait innocemment érotique.

Cette maudite souris était torride au réveil.

Ashley était torride au réveil. Ashley était torride tout le temps. Vivre avec elle était certes agréable, mais terriblement douloureux. Chaque matin, Ashley devenait l'incarnation de mon dilemme préféré : devais-je sauter le pas et partir à l'assaut du mont Ashley ?

C'était tentant. Dangereux. Casse-gueule. Suicidaire.

Il ne m'avait pas fallu six mois pour le réaliser. Dès ma rencontre avec elle, chez Sher, dès qu'elle m'avait souri, j'avais été sous le charme. A l'époque, je vivais avec Jenny

et, techniquement, j'aurais dû regarder Ashley comme si elle avait été transparente. Oui, j'aurais dû.

Mais cette fille était loin d'être transparente et, maintenant que je la connaissais mieux, j'appréciais le grain de folie qu'elle mettait dans les rouges parfaits de ma calme vie. J'aimais son rire cristallin, son regard pétillant et sa façon cruelle de jouer à l'équilibriste sur le fil de notre relation. Amis, colocataires, cruciverbistes. Il n'y avait pas de mots pour vraiment définir le statut de ma relation avec Ash.

Il y avait en revanche un son : le bruit étouffé de mes soupirs de désespoir à chaque appel d'un nouveau prétendant. Si Ash était une religion, j'en étais le martyr absolu.

La porte grinça à 7 h 18 précises et Ashley s'avança vers moi. Je m'étouffai avec ma gorgée de café en découvrant ma colocataire habillée seulement d'une chemise noire à peine boutonnée. D'ici, je devinais la courbe tentatrice de sa poitrine. Le tissu tranchait audacieusement avec la couleur de sa peau, ses jambes semblaient interminables, et je me surpris à pencher la tête avec curiosité.

Oubliez ce que je viens de dire. Il y a bien un mot pour définir ma relation avec Ashley : fruit défendu.

— Tu en as un peu, juste là, plaisanta-t-elle en tapotant son menton de l'index.

— Oh.

Je me redressai vivement, mortifié. Je me cachai de nouveau dans mon mug, mal à l'aise et rougissant.

(Et oui, je rougis. Je rougis comme un adolescent prépubère, beaucoup trop souvent et beaucoup trop devant ma colocataire.)

— Du café, je veux dire.

Elle s'assit près de moi et étendit ses jambes sur mes

## *Colocs (et rien d'autre)*

cuisses. Elle passa son pouce sur mon menton, inconsciente — du moins, je l'espérais — de l'effet qu'elle me faisait. Elle m'adressa un sourire complice, tandis que je me sentais comme un adolescent perdu dans une tempête hormonale.

— Tu en veux ? Du café, je veux dire, ajoutai-je, en voyant un sourire coquin s'étirer sur ses lèvres.

Je me levai du canapé et lançai le percolateur. Le sifflement me rappela la guerre intestine que menait Connor contre cette machine. Je devais admettre que j'étais heureux de le retrouver aujourd'hui. J'étais surtout pressé de constater les dégâts qu'avaient provoqués six mois de vie commune avec Maddie.

La tasse d'Ashley à la main, je me réinstallai sur le canapé. Elle reposa ses jambes sur moi, puis bascula la tête en arrière en marmonnant.

— Dure soirée ? demandai-je.

— J'étais avec Peter.

— Peter le cardiologue ou Peter le radiologue ?

— Peter l'ambulancier, sourit-elle. C'était notre deuxième rendez-vous.

Je grimaçai, cherchant dans mes souvenirs un dénommé Peter. Régulièrement, je rejoignais Ashley à l'hôpital. Je ne connaissais pas tout le monde, mais certains visages devenaient familiers. Soudain, cela me revint.

— Le Peter qui a refusé mes muffins pour des donuts industriels ? Le Peter au sourire trop blanc pour être honnête ?

— Il a fait des photos pour Calvin Klein, m'informa-t-elle en arquant un sourcil.

— Et ça fait donc de lui un mec bien ?

— Ça fait de lui un type archi-baisable.

Son regard détailla mon bas de jogging miteux et mon T-shirt troué. Apparemment, ce matin, j'étais loin de faire partie de la catégorie des archi-baisables. Je retrouvai une minuscule once de dignité et enchaînai avec désinvolture :

— Je ne comprends vraiment pas comment tu peux être attirée par ce genre de mec.

— Quel genre ? s'enquit-elle en se tournant finalement vers moi.

Un sourire amusé se dessina sur ses lèvres. Mes yeux s'attardèrent sur sa bouche, avant de descendre le long de sa gorge pour trouver le haut de ses seins. Ce matin, ma colocataire était archi-baisable. Ashley claqua des doigts, me ramenant à la réalité.

— Ne t'égare pas, jeune padawan. Quel genre de mec, alors ? répéta-t-elle.

— Le genre Peter : grand, brun, trop bronzé, tatoué et un tantinet stupide.

— Par opposition à : petit, chauve, pâlichon et suprêmement intelligent ?

Elle tapota le bout de ses doigts sur son menton, semblant réfléchir à cet improbable dilemme. J'en profitai pour finir mon café et attaquer mon muffin. Je testais régulièrement de nouvelles recettes, et Ash avait un formidable palais pour le sucré.

— Juste pour me faire une idée, tu te places où, toi, entre petit chauve et grand brun ? demanda-t-elle.

— Je suis ton colocataire, je suis forcément hors concours.

— Donc, parce que tu es mon colocataire, tu ne peux pas être mon type d'homme ?

Le regard perçant de ses yeux verts me déstabilisa. Je cherchais simplement à la taquiner et voilà qu'elle me

## *Colocs (et rien d'autre)*

provoquait. C'était la marque de fabrique d'Ashley : pousser les gens dans leurs retranchements pour leur faire avouer l'inavouable.

Avec moi, elle se révélait particulièrement joueuse. Elle non plus ne pouvait ignorer cette tension sexuelle entre nous. Mais c'était là notre seul point d'accord.

Ashley jouait, me taquinait, adorait me mettre mal à l'aise. Et moi, je tombais chaque jour un peu plus sous son charme, entre fascination et agacement.

Je tendis à Ashley l'assiette de muffins aux framboises que j'avais préparés hier soir. Ses yeux s'agrandirent de gourmandise et elle prit un morceau qu'elle glissa dans sa bouche.

— Framboise, cœur coulant au chocolat blanc, l'informai-je.

Elle ferma les yeux et laissa échapper un gémissement qui me fit sourire. Je posai la main sur une de ses chevilles. Sa peau était douce, parfaitement lisse. Je ravalai un grognement et me réajustai sur le canapé. Ce n'était pas le moment d'être excité. Mais, au fur et à mesure de notre relation, j'avais découvert qu'Ash pouvait se montrer étonnamment tactile. Je n'avais pas l'intention de renoncer à ce petit privilège.

— Je pensais que tu étais hors concours parce que tu étais encore un peu... bleu canard délavé ?

Je passai une main dans ma chevelure sacrifiée sur l'autel de la vengeance de mon ex. Jenny. Une chic fille, une petite-amie exemplaire, un tantinet jalouse et possessive, et diaboliquement perverse. Suite à une soirée très arrosée que j'avais passée avec Connor, elle avait décidé que je méritais d'être puni. Elle avait donc saboté mon shampooing avec

du colorant et, pour s'assurer de la perfection de son piège, avait ajouté du fixateur à mon gel douche.

Depuis six mois, ma chevelure arborait donc un élégant bleu turquoise.

Ma main remonta le long du mollet d'Ashley. Je la sentis se figer quand j'atteignis le creux de son genou. Elle frissonna, et sa respiration s'accéléra. On pouvait être deux à jouer. Je pouvais le faire, je pouvais avoir le dernier mot et mener la danse.

— Parce que je suis ton colocataire, je ne pourrai jamais franchir le seuil de ta chambre, murmurai-je en plantant mon regard dans le sien.

Elle s'humecta les lèvres et darda la pointe rose de sa langue. Je reposai ma tasse, puis écartai ses jambes pour pouvoir m'installer entre elles. Je la surplombais et son regard soutint le mien. Je lui pris son café, puis son muffin et les déposai sur la table.

Son souffle balaya mon visage et j'eus la sensation que nous étions seuls au monde. Peut-être était-ce le moment que j'attendais, l'instant où je finirais par embrasser Ashley pour redéfinir notre relation ?

Elle garda ses mains le long de son corps et bougea sur la gauche. Elle esquissa un sourire. Je l'entendis déglutir lourdement. Mon regard se posa sur ses lèvres, tandis que mon sexe sortait de sa léthargie.

Je voulais Ash. Et je la voulais maintenant.

Elle fronça les sourcils et me repoussa avec douceur en posant son index contre mes lèvres. Quand elle reprit la parole, mon beau fantasme romantique se fendilla.

— Donc, soit on cesse de vivre ensemble, soit on règle la situation sur le canapé ? dit-elle finalement.

## *Colocs (et rien d'autre)*

— La situation ? répétais-je d'une voix blanche.

— Ton rétablissement dans le concours. Sincèrement, je préférerais cette option.

— Tu veux qu'on... sur... enfin..., bégayai-je.

Je m'écartai, dévisageant avec stupeur Ashley. J'y voyais l'étincelle de malice habituelle, avec une pointe de sérieux qui me désarma totalement. Elle reprit sa tasse et but une longue gorgée de café. Je retrouvai ma position initiale : assis sur le canapé, la main enserrant une des chevilles de ma colocataire.

— Je ne veux pas qu'on cesse de vivre ensemble, notamment à cause de ça, expliqua-t-elle en désignant les muffins. Une fille normale ne fait pas ça, une fille normale n'abandonne pas des muffins.

Elle lécha ses doigts un à un, s'assurant que je la regardais faire. Une salve de désir se propagea dans mon corps et mes doigts remontèrent sur son mollet.

— En revanche, une fille normale accepterait de... sur le... canapé, complétais-je.

— Tu es peut-être mon type d'homme alors je ne vois pas pourquoi ta moralité mormone viendrait interférer dans ma quête de l'être suprême.

Je pouvais avoir toute la volonté du monde, Ashley, en deux reparties et un léchage de doigts, avait tout le temps gain de cause. Je n'avais pas encore cerné si elle savait à quel point je la désirais à cet instant.

Y compris sur ce canapé.

Avec du chocolat blanc liquide sur son corps. Oh ! et des framboises.

Fantasme #323.

— Je ne suis pas mormon ! m'agaçai-je.

— Tu es en train de rougir parce que j'ai envisagé de régler ça sur ton précieux canapé. Quel est le problème ? Tu ne veux pas le traumatiser ?

Si seulement tu savais pourquoi j'ai rougi...

Elle suçait consciencieusement son index couvert de chocolat, son regard émeraude défiant le mien. J'avais envie d'elle. Maintenant, ici. Sur ce canapé, ou dans sa chambre. Peu importe. Mon corps me faisait mal à force d'être tendu. Mon sexe envisageait de rentrer dans les ordres d'ici aux prochaines semaines si je ne mettais pas fin à sa disette actuelle.

On pouvait faire ça : on pouvait baiser comme des sauvages sur ce canapé et redevenir colocataires ensuite. Elle voulait juste savoir si j'étais son genre de mec, c'était une expérience purement scientifique. Et j'aime les expériences scientifiques. Cela pouvait aller vite et cela résoudrait mon dilemme.

Mais ma conscience se réveilla brutalement. J'étais en train de me mentir. Je désirais ma colocataire, mais je voulais plus. Je voulais les pétales de roses, les violons et les dîners romantiques, pas une vulgaire expérience scientifique sur le canapé. Elle méritait mieux. Je repoussai les jambes d'Ash et me levai du canapé.

— Je ne suis pas ce genre de mec, dis-je finalement.

— Le genre à traumatiser le canapé ? Ou le genre à franchir le seuil de ma porte avec de mauvaises intentions ?

Son regard était incendiaire et provocant. C'était ce qui compliquait ma vie avec Ashley : je devais systématiquement déceler si elle était sérieuse ou non. Son humour était une arme à double tranchant : elle s'en servait pour se protéger, mais aussi pour prendre des risques. Elle s'amusait de me

## *Colocs (et rien d'autre)*

voir patauger dans mes pensées, rougissant et embarrassé comme jamais.

Je devais sortir la tête haute de cette confrontation. Je poussai un soupir las, maudissant Ash de piper les règles du jeu en ayant revêtu cette chemise au lieu de son pyjama habituel. Avec Minnie en face de moi, j'en étais certain, cette conversation n'aurait pas dérapé.

Elle prit un autre morceau de muffin et le mit dans sa bouche.

— Peut-être que je suis du genre à te retirer cette chemise et à t'attacher avec, lançai-je, d'un air faussement à l'aise.

Elle cessa de mastiquer et releva les yeux vers moi. Le silence bourdonna à mes oreilles, pendant que je savourais ce moment parfait où j'avais enfin réussi à faire taire Ashley. Elle finit par arquer un sourcil, puis avala son morceau de muffin.

— C'est ta chemise, chuchota-t-elle.

Mon regard se porta sur le vêtement. J'étais éberlué. Ashley portait effectivement ma chemise. Un sourire victorieux barra son visage, tandis qu'elle léchait à nouveau son index. Une nouvelle vague de désir courut dans mes veines. Elle n'avait aucune idée de l'effet qu'elle me faisait.

Fantasme #324 : lui retirer cette chemise.

Dieu maudisse ma satanée bonne conscience d'homme prévenant. Parfois, j'enviais la personnalité impulsive de Connor. Lui, ne s'était jamais posé de questions.

— Il est fort possible que je sois en panne de linge, expliqua-t-elle.

— Il est fort possible que cela ne me dérange pas vraiment.

## EMILY BLAINE

— Je n'en suis pas au stade où je vais déambuler nue dans le salon.

— Préviens-moi quand ce sera le cas. Je ne voudrais pas rater une miette de ce spectacle.

— Il est fort possible que tu ne sois pas si mormon que ça.

— Il est fort possible que je veuille réellement t'attacher.

Je fus récompensé d'un sourire heureux. Je nageais toujours entre deux eaux : entre excitation et malaise. Je n'avais jamais été du genre à draguer une fille, encore moins à lui faire des avances explicites. Mais, avec Ashley, au-delà du désir fulgurant qu'elle avait fait naître en moi ce matin, il y avait surtout une lutte de pouvoir. Elle mettait à mal mes principes avec les femmes et cela me désorientait.

— Je vais aller prendre une douche, dis-je finalement.

— Et bien, je vais devoir décliner cette délicieuse invitation, plaisanta-t-elle.

— Tu ne sais pas ce que tu loupes.

— Retire ton T-shirt et donne-moi une idée. Pour voir.

— Rends-moi ma chemise et j'aurai une bonne excuse pour retirer mon T-shirt.

— Tu sais, je crois que le débat est clos : tu n'es vraiment pas mon genre ! s'esclaffa-t-elle.

— Peureuse ! criai-je en entrant dans ma chambre.

— Allumeur ! hurla-t-elle à son tour.

Je m'effondrai à peine la porte de ma chambre refermée. Cette fille allait avoir ma peau.

En sortant de la douche, je retrouvai Ashley en profonde méditation devant le réfrigérateur. Elle portait toujours

## *Colocs (et rien d'autre)*

ma chemise et quand elle se pencha, je découvris qu'elle portait un boxer noir.

*Mon boxer noir.*

Mon téléphone posé sur l'oreille manqua de m'échapper. Dans un brouillard érotique, je perçus tout de même la voix de ma colocataire.

— Bonjour, vous êtes bien sur le portable d'Ashley. Je suis dans mon bain moussant et entièrement nue. Mais chantez-moi *Call me* et je vous rappellerai peut-être.

Ashley pirouetta devant moi, avant de prendre mon téléphone d'entre mes mains et de couper la communication.

— C'est celui d'hier soir, il faut que je le mette à jour, expliqua-t-elle.

— Et tu t'es dit que faire ça dans mes vêtements allait t'inspirer ?

J'écarquillai les yeux, m'interrogeant vaguement sur la possibilité de tenir un inventaire précis de mes vêtements. Ash pivota vers moi et, à mon regard sidéré, se contenta de sourire.

— Je suis vraiment à court de linge, dit-elle.

— Aucun... problème, bafouillai-je.

— Je les laverai, promit-elle.

— « Les » ?

— J'ai pris le blanc et le bleu aussi. Ils sont super-confortables.

Et moi, j'étais super-embarrassé. Jamais une femme n'avait porté mes vêtements, jamais une femme ne m'avait paru aussi sexy. Jamais il n'avait été aussi urgent qu'Ashley aille à la laverie.

— Quand tu écris « rappeler James », c'est James des

ressources humaines ? s'enquit-elle en agitant un post-it dans sa main.

— Euh, je crois.

— Et ce gribouillis dans le coin ?

— Ce n'est rien. Il me racontait à quel point tu étais superbe et fantastique. Juste... profondément ennuyeux !

— Désolée de t'ennuyer, railla-t-elle en recollant le papier sur le réfrigérateur.

— Il ne m'apprenait rien que je ne sache déjà.

Elle pivota à nouveau vers moi, m'adressant un sourire éblouissant, à en carboniser mon cœur, mes poumons et mon corps tout entier. Je parvins à me reprendre. Ash était la Méduse : tant que je ne la regardais pas dans les yeux, tout allait bien.

— Et pour ce soir, tu veux que je te prête un jean ? proposai-je d'une voix étranglée.

Je ne plaisantais qu'à moitié : je refusais que la Ashley que je voyais en face de moi ce matin — à moitié nue, sexy et dangereuse — apparaisse au bar dans cette tenue. L'idée qu'un homme la voie ainsi me dérangeait.

La Ashley du réveil n'appartenait qu'à moi. J'espérais juste qu'un jour la Ashley de toute la journée le soit aussi.

— Eh bien, je pensais garder ta chemise et ajouter une ceinture.

Elle posa ses mains dans le creux de sa taille et releva les yeux vers moi, attendant mon avis.

— Cela me semble... bien. Et tu gardes le boxer.

— Oui, si cela ne te dérange pas.

— Ce n'était pas une question. Tu gardes le boxer, répétai-je d'une voix un peu plus forte.

## *Colocs (et rien d'autre)*

— Tu me donnes des ordres ? lança-t-elle en s'appuyant au bar.

— Tu pourrais aimer ça, dis-je avec sérieux.

— Je pourrais, oui.

Elle m'adressa un petit sourire complice, qui me paralysa. Comment en étions-nous venus à cette conversation ? Je soutins son regard quelques secondes, pendant que l'air se raréfiait dans mes poumons. La gorge serrée, j'ignorai les images qui fleurissaient dans mon esprit.

Fantasme #325 : lui faire l'amour sur ce bar en lui laissant cette chemise sur les épaules.

Dernièrement, ma liste de fantasmes avait suivi une courbe exponentielle. Vivre avec Ashley était génial, jouer avec elle était fantastique. Depuis quelques semaines, j'avais la sensation que nous jouions tout le temps, une sorte de cache-cache inventif où Ashley passait son temps à me glisser entre les doigts.

— Connor et Maddie arrivent en début d'après-midi, tu as le temps de descendre à la laverie pour te mettre à jour, remarquai-je.

Je retournai au salon, tourmenté, et rangeai les quelques affaires qui y traînaient. Je retrouvai une chaussure à talon de ma colocataire coincée sous le canapé. Sous les coussins, je récupérai sa page de mots croisés inachevée. Au pied du fauteuil, ses livres d'anatomie et de neurologie s'empilaient, marqués par des post-it multicolores. Derrière moi, j'entendis Ashley s'agiter.

— Tu as de la lessive ? demanda-t-elle finalement.

— Tu sais où sont mes caleçons, mais pas où se trouve la lessive ? m'étonnai-je en me tournant vers elle.

— Je gère mes priorités.

Elle tenait contre elle une panière à linge très remplie. Elle se dandinait d'un pied sur l'autre, embarrassée. De toute évidence, Ashley était aussi à l'aise avec la laverie que moi avec la danse de salon.

— En fait, j'aime bien le parfum de ton linge.

— Tu as pris des jetons ? demandai-je en sortant un bidon de lessive du placard de l'entrée.

— Des jetons ?

— Pour mettre dans la machine.

— Depuis quand il faut des jetons ?

— Depuis toujours. As-tu déjà fait une lessive ici ?

Je ne parvins pas à retenir le sourire qui ornait mes lèvres. Ashley avait un esprit débridé et créatif, mais dès qu'il s'agissait de la vie normale, elle perdait toute son énergie. Soudain, son visage s'éclaira.

— Un jour, j'ai regardé Maddie en faire une ! s'écria-t-elle. C'était vraiment...

— Instructif ?

— Un des moments les plus pénibles de mon existence. Tu ne veux pas m'accompagner ?

Elle releva les yeux vers moi, dégainant son arme ultime : le regard larmoyant. Le regard qui vous faisait accepter n'importe quoi. Le regard qui aurait pu faire de moi un tueur à gages, le regard qui aurait pu me faire raser la moitié de la tête.

— S'il te plaît ? ajouta-t-elle d'une voix suave.

Le regard qui me rendait incapable de dire non. La fichue Méduse.

Je soupirai lourdement pendant que le sourire d'Ashley s'élargissait. En six mois, elle avait parfaitement compris comment me faire céder. Je trouvais ça à la fois agaçant

## *Colocs (et rien d'autre)*

et attendrissant. J'adorais qu'Ashley me connaisse si bien, au point de lire mes pensées.

— Laisse-moi le temps de prendre mon linge, abdiquai-je finalement.

Je détestais qu'elle ait autant d'emprise sur moi.

— Ce n'est pas du tout le souvenir que j'en avais. Où sont les tapettes à souris ?

La laverie de l'immeuble, au sous-sol, avait été rénovée le mois dernier. A la place du néon vacillant se trouvait maintenant une rangée de spots. Les vieilles machines avaient été changées pour des lave-linge chromés. Le lieu était désert à cette heure matinale.

— Choisis une machine, lui intimai-je en lui donnant un jeton.

Elle posa sa panière sur la première machine, puis me lança un regard hésitant. Je ravalai un rire. Ashley était toujours d'une nature confiante, limite tête brûlée, se fichant, la plupart du temps, des conséquences que pouvaient avoir ses choix.

— Excellent choix, souris-je. Six kilos cinq de charge, essorage mille quatre cents tours par minute, faible consommation.

— J'ai toujours rêvé qu'un homme me chante la sérénade devant une machine à laver ! s'esclaffa-t-elle.

— Je n'ose imaginer ce que cet homme gagnerait en retour !

— Eh bien... moi. Coiffée et maquillée évidemment. Mais devant toi, je peux me permettre d'apparaître au naturel.

— Je ne sais pas si je dois être flatté ou vexé ? m'amusai-je.

— Tu dois te sentir honoré. Imagine le nombre d'hommes qui rêveraient d'être à ta place, qui rêveraient de me voir au réveil.

— Avec ton haleine de chacal, tes cheveux en vrac et devant une machine à laver ? Tu crois qu'il y en a tant que ça ?

— Probablement autant que de femmes qui fantasment sur les mecs aux cheveux turquoise, option mormon ?

— Tu devrais te sentir honorée, la plagiai-je. Et si tu me piques mes caleçons, c'est que je ne suis pas si repoussant.

— Parce que tu crois que je te pique tes caleçons uniquement parce qu'ils me plaisent et qu'ils sont vraiment confortables ?

— Tu me les prends parce que tu ne sais pas lancer une machine à laver.

Ashley approcha de moi, son regard vert plongeant avec intensité dans le mien. En une seconde, l'ambiance changea : la légèreté des plaisanteries laissa place à un crépitement inédit. Ma colocataire approcha son visage du mien, s'humecta les lèvres du bout de sa langue, puis posa sa main sur mon biceps, le serrant doucement.

— Je les prends pour qu'un jour, tu tombes en panne. Pour qu'un jour, tu sois obligé de franchir le seuil de ma chambre pour me les réclamer, chuchota-t-elle.

Je m'entendis déglutir lourdement. Les yeux mi-clos, je refoulai les images d'une Ashley nue dans son lit. Le désir bouillonnait dans mes veines, prêt à me faire exploser. Ma respiration était saccadée et s'accéléra un peu plus encore, quand la main de ma colocataire remonta le long de mon bras, atteignit mon épaule et redescendit lentement le long

## *Colocs (et rien d'autre)*

de mon torse. Mes muscles se tendirent à son passage. Elle me rendait fou.

Ce petit jeu devenait dangereux et addictif. Mais Ash collectionnait les hommes comme je collectionnais les livres de pâtisserie. Je la voulais, mais je voulais encore plus qu'elle ne désire que moi.

— On devrait... Tu... Il faut... trier ton linge, bégayai-je. Le blanc d'un côté, les couleurs de l'autre.

— Tu rougis ? s'étonna-t-elle.

— Trie ton linge ! Et le noir est à part, évidemment.

— Ben, est-ce que je te mets mal à l'aise ?

— Non. Mais tu vas finir par nous mettre en retard pour aller chercher Connor et Maddie. Je vais t'aider.

— Benjamin Harris, êtes-vous en train de me faire une « feinte-double-feinte » ? s'écria-t-elle, stupéfaite.

— Tout dépend. Ashley Jordan, êtes-vous en train de me draguer ouvertement dans le but de réaliser un de vos fantasmes pervers dans cette laverie ? demandai-je en triant ses vêtements.

— Comment sais-tu pour mon fantasme ? s'étonna-t-elle, troublée.

— Tu viens juste de me l'avouer, dis-je avec un clin d'œil complice. Je croyais que je n'étais pas ton genre d'homme ?

— Tu ne l'es pas. Je tente de réveiller le macho dominateur qui sommeille en toi.

— Je suis tout sauf un macho dominateur.

— « Garde mon boxer » ? me rappela-t-elle sournoisement.

— Tu as un tas de numéros de téléphone de machos dominateurs accrochés au réfrigérateur. Je suis certain qu'ils

ne demandent qu'à réaliser tes fantasmes obscurs. Retire ma chemise, lui intimai-je.

Elle arqua un sourcil et croisa les bras sur sa poitrine, attendant une explication.

— Je lance une lessive pour le noir. Si tu veux crâner au bar ce soir avec cette chemise, il faut au moins qu'elle soit propre. Enfile ça à la place, proposai-je en retirant mon T-shirt.

Elle me tourna le dos et fit glisser la chemise de ses épaules. Je fis mon possible pour ne pas la regarder, concentrant mon attention sur la programmation de la machine à laver. Entre Ashley et moi, il y avait toujours eu ce jeu de séduction. Mais, ce matin, j'y étais beaucoup plus sensible et Ashley était particulièrement affûtée.

Quand elle se retourna vers moi, je dus admettre qu'elle était vraiment attirante avec mes vêtements. Mon T-shirt blanc tombait sur le haut de ses cuisses, et, par transparence, on pouvait apercevoir le boxer qui lui couvrait les fesses.

— Programme normal, expliquai-je à Ashley. Il y en a pour une heure. On va en lancer deux autres et ensuite, on refera le tri pour le séchage.

— Mais où as-tu appris tout ça ?

— J'ai été élevé par ma mère, elle tenait à me rendre autonome. Je n'ai pas... euh... touché à tes... enfin... à ta lingerie, ajoutai-je en désignant sa panier.

Un sourire lumineux éclaira son visage. Elle se contenait pour réprimer un rire. Je me réfugiai dans mon linge et le triai à mon tour.

— Ben ?

— Ash ?

## *Colocs (et rien d'autre)*

— J'adore vivre avec toi. Comment je fais pour la lingerie ?

— Comment faisais-tu avant de vivre ici ?

— Je vivais dans une autre colocation. Ils ont fini par me virer. Apparemment, je n'étais pas assez « digne de confiance », soupira-t-elle en mimant dramatiquement les guillemets.

J'éclatai de rire en voyant sa moue incrédule. Ashley était un électron libre : lui faire confiance revenait à s'en remettre au destin, en priant pour que rien de grave ne vous arrive. Elle fouilla dans sa panière et en sortit un soutien-gorge rouge vif qu'elle plaqua contre mon T-shirt sur sa poitrine.

— Alors ? J'en fais quoi ?

Je parvins difficilement à détacher mon regard de son sous-vêtement. J'eus même une pensée fugace pour ces taureaux qu'on apprêtait avec du rouge. Charger Ashley maintenant était certainement contraire à la réglementation en vigueur sur la vie en colocation.

Mais l'idée était tentante.

Fantasme #326 : la voir habillée de ce seul soutien-gorge. Et le lui enlever avec les dents.

— Ben ?

— Oui ?

Ma voix n'était qu'un couinement honteux. Je me raclai la gorge et me concentraï sur ma pile de linge. Le blanc, les couleurs, le délicat. Trier, empiler, lancer une machine et oublier les multiples possibilités qu'offrait ce soutien-gorge.

— Ben ? Pour ma lingerie ?

EMILY BLAINE

— Tu... euh... tries. Et... tiens, voilà une taie d'oreiller. Tu... Tu les mets dedans et tu lances un programme... délicat.

— Délicat ?

— Sans essorage et basse température, sauf si tu veux qu'ils ressortent en miettes et...

— Et après la sérénade, Ben Harris me suggéra de déchirer mes sous-vêtements, rit-elle. Franchement, c'est une belle journée pour ma libido.

Je baissai les yeux sur mon linge. Si je parvenais parfois à surprendre Ashley, elle était, de toute évidence, bien meilleure que moi pour les sous-entendus. En cuisine, j'avais l'habitude d'être dans mon monde, d'être rigoureux, d'être précis. Mais dès qu'Ashley pénétrait dans mon univers, mon monde ne devenait que chaos. Un beau chaos. Un beau chaos qui me faisait peur, mais qui me fascinait.

Je lui tendis un nouveau jeton et elle lança une machine.

— Et après ? demanda-t-elle.

— On attend. Tu as ta grille ? Celle qu'on a commencée hier matin ? Je crois que j'ai trouvé le 8 vertical.

— Vraiment ? Je vais aller la chercher. Je te ramène un café ?

— Ça serait fabuleux.

— Ben ?

— Ash ?

— Je suis une fille fabuleuse. Ne l'oublie pas. Un sucre et une dose de lait entier ?

— Tu es une fille fabuleuse, approuvai-je.

Après une heure d'attente, la vérification du 8 vertical et mon parfait café, Ashley vida ses machines. Dieu merci, il n'y eut aucun drame : le blanc était blanc, les couleurs avaient tenu et ses sous-vêtements étaient en parfait

## *Colocs (et rien d'autre)*

état. Ashley piailla de joie comme un enfant l'aurait fait à Disneyland. Je l'aidai à refaire le tri de ses vêtements pour le séchage.

Quand les machines se mirent en marche, elle contempla le spectacle avant de m'adresser un sourire heureux.

— Merci. Grâce à toi, je garderai un excellent souvenir du jour où j'ai perdu ma virginité de lessive.

— Félicitations, mademoiselle Jordan, je suis certain que vous vous sentez différente maintenant, plaisantai-je.

— Je me suis toujours sentie différente. Ce que je ressens maintenant est donc très proche d'une certaine normalité. Sincèrement, je ne suis pas sûre d'aimer ça, grimaça-t-elle.

— Tu n'es pas faite pour la vie normale. Il faut encore patienter une heure.

— Benjamin Harris, êtes-vous en train de suggérer que nous nous adonnions ensemble à une activité tendancieuse et hautement intime ?

— Pourquoi pas ? C'est ton tour de toute façon.

— Mais c'était déjà mon tour la semaine dernière !

— Tu as négocié : tu es de corvée de courses, si je fais la vaisselle.

Elle fronça les sourcils et bougonna, mécontente. Ashley et la vie normale : une véritable collision frontale, dont personne ne pouvait vraiment sortir vainqueur.

— Tu étais ivre. Tu n'aurais même pas dû te souvenir de cette négociation.

— Mais je ne m'en souvenais pas, contrai-je, victorieux.

Elle éclata de rire, avant de lever les mains devant elle pour admettre sa défaite. Bluffer Ash était devenu un passe-temps comme un autre. Elle ne marchait pas, elle

courait. Et j'adorais la voir courir si vite dans mes pièges. Au moins un point sur lequel j'étais en position de force.

Elle s'assit sur l'une des machines, retourna sa grille de mots croisés, griffonna quelques mots et planta son regard dans le mien.

— Bien, souffla-t-elle, je t'écoute. J'ai déjà noté tequila, sel, citron, framboises et chocolat blanc.

— Chips, ajoutai-je. Et des pizzas.

Même si je savais qu'on passerait une grande partie de la soirée chez Sher, nous risquions de la prolonger au loft. A la fin de la liste, je donnai un billet de cinquante dollars à Ash pour payer ma part.

— Et prends de la glace. Tu as dévoré le dernier pot avant-hier soir.

— C'était une urgence.

— Une urgence prévisible, tu savais que ce type était un crétin. Ça n'aurait tenu qu'à moi, je l'aurais pourchassé et... frappé plein sud pour défendre ton honneur bafoué.

Elle soupira, puis me jeta un regard. Depuis quelques semaines, ma colocataire enchaînait les rendez-vous avec des types tous plus crétins les uns que les autres. Le dernier en date, Henry, avait très mal pris le fait qu'elle vive avec un homme. Un crétin, donc.

*Et je le dis en toute objectivité.*

— Tu es mon chevalier en armure, sourit-elle. Que ferais-je sans toi ?

— Tu te pavanerais en chemise d'homme et en boxer. Oh ! et tu serais vierge, ajoutai-je dans un élan de spontanéité qui me surprit autant qu'Ashley.

— Il est fort possible que tu parviennes... à la cheville de Patrick Swayze.

## Colocs (et rien d'autre)

— Il est fort possible que ses chevilles soient... décré-pites, répondis-je.

— Patrick Swayze est éternel, me réprimanda-t-elle. Et ses chevilles aussi.

Elle descendit du sèche-linge et nous patientâmes jusqu'au signal de fin. Nous récupérâmes nos vêtements et nous remontâmes vers le loft. Ma colocataire alla se changer pour aller faire des courses, pendant que j'entreprenais le pliage méticuleux de mes affaires. Quand elle réapparut, elle avait encore les cheveux humides de sa douche. Elle portait toujours ma chemise, mais avait finalement eu la décence d'enfiler un jean.

Ashley capta immédiatement mon regard et se pinça les lèvres nerveusement.

— J'ai gardé ton boxer, m'annonça-t-elle en soulevant la chemise pour me montrer l'élastique.

— Tu vas demander une rançon ?

— Tout dépend. Tu es prêt à payer ?

— Je vis avec toi, il me semble que je paye suffisamment, non ?

— Ben, un point. Ben, *one point* ! déclama-t-elle. Je file. Je reviens dans une heure et on part ensuite les récupérer ?

— Sans problème. Et Ash, n'oublie pas ton...

La porte claqua avant que je ne puisse finir ma phrase. Je lui donnai trois secondes avant de revenir. 3... 2...

Le bras d'Ashley apparut dans l'entrebâillement de la porte. Elle agita sa main et cria un « merci » quand je glissai le portable dans sa main. Je soupirai : dans toute son imprévisibilité, Ashley avait quand même une certaine

routine. Revenir au moins une fois sur ses pas quand elle quittait l'appartement était une de ses habitudes.

— Tu as acheté quatre bouteilles de tequila ? m'écriai-je en déballant le sac de courses.

— Pas assez, tu crois ?

— Je pense qu'on va être court pour l'étage en dessous, effectivement ! raillai-je.

— Ma copine Maddie revient. Je ne l'ai pas vue depuis des mois, et je suis au regret de t'annoncer qu'en ce moment, je vis par procuration. Il fallait que je prévoie de quoi déprimer !

Elle prit les bouteilles et les plaça dans le réfrigérateur. Je rangeai le reste de ses achats et pris mes clés de voiture. Nous avions une bonne heure devant nous pour rejoindre l'aéroport. J'ouvris la porte de l'appartement, et invitai Ashley à passer devant moi.

— Plus personne ne fait ça de nos jours, rit-elle.

— Je suis certain que Patrick Swayze le faisait, dis-je avec un clin d'œil.

Son regard pétillant trouva le mien et elle se mit sur la pointe des pieds pour déposer un baiser furtif sur ma joue.

— Tu es une espèce en voie de disparition, Ben.

— Elevé par ma mère, lui rappelai-je.

Je refermai la porte derrière nous. Dix jours avec Connor, Maddie et Ashley dans un même appartement.

Ash avait raison : on allait être court avec quatre bouteilles. Cette pensée me tira un nouveau soupir. Je vivais dans un monde où Ashley avait raison. Misère.

*Sous son charme, je suis ; fou, elle me rendra.*

# Emily BLAINE

COLOCS

(et rien  
d'autre)

*Il paraît que « les opposés s'attirent ».*

*Il paraît que « qui se ressemble s'assemble ».*

*Il paraît que les Jedi préfèrent les blondes.*

Et il paraît aussi qu'on évite les otites en se fourrant un oignon dans l'oreille. Les proverbes, Ashley s'en méfie depuis qu'elle a eu l'occasion de constater qu'un de perdu, c'était un de perdu. Mais, depuis que Ben est entré dans sa vie et s'est installé dans l'appartement qu'elle partageait jusque-là avec sa meilleure amie, elle en viendrait presque à accepter l'idée qu'elle n'est pas condamnée à passer toute son existence en solitaire. Ben est si drôle, Ben est si touchant, Ben est si... Ben est un ami. Et il doit le rester. L'amour, ça finit toujours mal, et il est hors de question de risquer leur amitié pour une relation sans lendemain. Pour elle, c'est clair, ils sont amis. Et colocs. Et rien d'autre. Mais il paraît que Ben ne l'entend pas de cette façon...

Auteur de la série phénomené « Dear You », **Emily BLAINE** est devenue, avec plus de 140 000 romans vendus, la reine incontestée de la romance moderne à la française. Avec *Colocs (et rien d'autre)*, elle nous livre la suite tant attendue de *Colocs (et plus)*.

69.4986.4



HARLEQUIN

12,90 €

[www.harlequin.fr](http://www.harlequin.fr)

Tome 1  
également  
disponible.

